

## CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

PRONONCÉ PAR LE R. P. LACORDAIRE, DANS L'ÉGLISE DE NOTRE DAME.

Jésus-Christ a rendu au pauvre la propriété du travail, et il a créé pour lui, dans le superflu du riche, une seconde propriété ; mais était-ce assez ! Vous, chrétiens, qui avez le sentiment de Dieu, vous me répondez que non. Vous comparez en secret, pendant que je vous parlais, le sort du riche avec celui du pauvre, et vous vous disiez qu'enfin, malgré tout, la différence était grande, et que quelque chose encore était nécessaire à l'œuvre du Christ. Vous avez raison. L'homme n'a pas seulement besoin de pain, il a besoin de dignité. Il est, par sa nature même, une dignité. Quel est celui de nous qui ne le sente vivement, et qui n'aspire à un état de grandeur capable de satisfaire l'instinct qu'il en a ? Nous ne nous trompons pas en ce point, nous sommes des enfants de race royale, nous descendons d'un lieu où la domination est de droit, et il est juste que nous sentions se remuer en nous ces restes de notre première majesté. Hélas ! dans l'exil, le prince qui a perdu le trône n'en perd jamais le souvenir ; on a remarqué sur le front de tous les détronés un sillon, une cicatrice de douleur qui ne se guérit pas. Eh bien ! nous sommes du nombre de ces proscrits de grande race ; la lettre, et dans toute la rigueur de l'expression, nous sommes des rois détronés, des enfants de Dieu destinés à nous asseoir un jour à la droite de notre Père et à régner avec lui. Cela étant, l'homme pauvre a-t-il la mesure de gloire et de puissance qui nous revient ? Et peut-il s'en passer s'il ne l'a pas ? Peut-il vivre sans dignité ? Non, mille fois non, je n'admetts pas la vie sans la royauté. Or, où est la royauté du pauvre ? où est la royauté de cet homme qui attend du plus vil office son pain de chaque soir ? Où est-elle ? Où est sa couronne ? Qui la lui tressera de nouveau et la lui rendra ? Qui, Messieurs, qui ? Eh ! Jésus-Christ, l'Évangile : soyez sûrs qu'ils y ont songé.

Voici Jésus-Christ qui vient, lui, l'homme réparé, l'homme renouvelé dans la gloire pour nous la rendre ; il vient ! L'humanité qui l'attend n'est pas une, elle est partagée en deux camps : à gauche, l'humanité riche, à droite l'humanité pauvre ; un espace au milieu. Jésus-Christ descend, le voilà ! Où passera-t-il ? Il passe du côté du pauvre avec sa royauté et sa divinité. Il est pauvre, s'écriait le prophète en le voyant venir de loin ; et déclarant lui-même sa mission, le Seigneur, fût-il, m'a envoyé pour évangéliser les pauvres. Saint-Jean, le précurseur, le fait questionner par ses disciples : Etes-vous, lui demande-t-il, celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre ? Le Christ répond : Dites à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent. Est-ce là tout ? Non ; écoutez ! écoutez ! Les pauvres sont évangélisés ! C'est là le signe suprême, plus que la vue rendue aux aveugles, plus que la marche aux estropiés, plus que la pureté aux lépreux, plus que l'ouïe aux sourds, plus que la vie aux morts. Les pauvres sont évangélisés ! C'est à dire la science, la lumière, la dignité sont restituées à la portion de l'humanité qui n'avait plus rien de tout cela. Jésus-Christ ne laisse pas de faire alliance avec elle, et balayant la richesse chaque fois qu'il la rencontre sur son passage, il disait avec une divine tendresse : Je vous rends grâce, ô mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et aux sages, et de ce que vous les avez révélées aux petits ! Enfin, il établit entre eux et lui une solidarité qui couvrira éternellement le pauvre et lui assurera le respect de tous les siècles à venir : Tout ce que vous aurez fait, dit-il, au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait.

Vous comprenez maintenant, Messieurs, le charme inouï attaché à la pauvreté pour les yeux du chrétien. Si, non content de secourir le pauvre et de l'aimer, le chrétien aspire à être pauvre lui-même ; s'il vend son patrimoine pour le distribuer à ses frères souffrants ; si saint François d'Assise renonce à l'héritage paternel pour courir le monde avec un sac et une corde ; si Carloman lave les écuelles au Mont-Cassin ; si tant de rois, de reines, de princes et de princesses quittent tout pour embrasser la pauvreté volontaire, vous en avez le secret. Jésus-Christ, venu de plus haut, s'est fait pauvre lui-même ; il a fait de la pauvreté et de l'amour une mixture qui enivre l'homme, et où toutes les générations viennent boire à leur tour. Le pauvre c'est Jésus-Christ même, Jésus-Christ qui a tant aimé ! Comment passerai-je à côté de lui sans une goutte de respect et d'amour ?

O puissants philosophes ! je vois bien votre objection ; vous me direz : Mais tout cela, c'est de la pure métaphysique, il n'y a pas là dedans une

ombre de réalité. C'est vrai, il n'y a là dedans ni décrets législatifs, ni grosse artillerie pour les faire respecter, ni même du sens commun, si vous le voulez ; il n'y a là dedans qu'une révolution d'amour, une révolution qui s'est accomplie avec rien. C'est précisément ce qui me touche. O académiciens ! hommes d'esprit, législateurs, princes, prophètes, écoutez-moi, si vous le pouvez. L'humanité riche foulait aux pieds l'humanité pauvre ; moi, j'étais de l'humanité pauvre en ce temps-là, et j'en suis encore : Eh bien ! par grâce, faites que l'humanité riche respecte l'humanité pauvre ; que l'humanité riche aime l'humanité pauvre ; que l'humanité riche rêve à l'humanité pauvre ; faites des Sœurs de Charité pour panser mes plaies, des Frères de petites écoles pour m'instruire, des Frères de la Merci pour racheter de la servitude ; faites cela, et je vous tiens quitte du reste. Jésus-Christ l'a fait, et voilà pourquoi je l'aime ; il l'a fait avec rien, et voilà pourquoi je le tiens pour Dieu. Chacun à ses idées.

Jésus-Christ en a eu une troisième au sujet des pauvres ; il a craint qu'ils ne s'estimassent malheureux de leur élection à la pauvreté, et il a prononcé cette adorable parole, qui est en tête de tout son Évangile : *Bienheureux les pauvres de gré, le royaume du ciel est à eux !* Vous pensez peut-être que cela veut dire : Bienheureux ceux qui sont méprisés sur la terre, parce qu'ils seront honorés dans le ciel ; bienheureux ceux qui souffrent sur la terre, parce qu'ils se réjouiront dans le ciel ; bienheureux ceux qui ne sont rien ici-bas parce qu'ils seront tout dans le ciel ! Il est vrai, c'est en partie le sens de cette ineffable parole, mais ce ne l'est pas tout entier. Elle veut dire aussi : Bienheureux les pauvres de gré, parce que le royaume du ciel est à eux dès ici-bas, parce que l'onction de la béatitude descendra dans leur âme, l'élargira, l'élèvera au-dessus des sens, et la remplira même au milieu du dénuement ! Jésus-Christ nous révélait par là une vérité qui n'est pas seulement de l'ordre moral, et même à l'ordre surnaturel, mais qui appartient aussi à l'ordre moral, et même à l'ordre purement économique : c'est que le bonheur est une chose de l'âme et non du corps, c'est que la source en est dans le dévouement et non dans la jouissance, dans l'amour et non dans la volupté. Or, le dévouement appartient au pauvre par droit de naissance et par amour, trop souvent refusé au riche, habite volontiers le cœur simple de l'artisan, qui n'a jamais été servi ni adoré, qui n'a point mis tout son être dans l'orgueil, et qui sachant se donner, sait aimer et être aimé. L'Évangile, détournant l'homme de la terre et en le reportant vers les choses du dedans, répondait donc à une disposition même de la nature. Il inspirait au pauvre, avec les joies de la sainteté, les joies moins pleines, et pourtant encore soulageables, de l'ordre humain. Il faisait des peuples contents, spectacle plus rare aujourd'hui, mais qui, grâce à Dieu, n'a pas encore disparu. N'avez-vous jamais, le jour du dimanche, rencontré un village breton se rendant à son église, le vieillard cheminant d'un pas gai, le jeune marié ayant à son bras sa compagne, les enfants et les petits enfants portant à Dieu leur forte et naïve santé ; tous annonçant au dehors, du front, chauve au front vierge, la sérénité, la fierté, la possession de soi-même en Dieu, la sécurité de la conscience, et pas l'ombre de regret ni d'envie ? L'homme de la cabane sourit à l'homme du château ; le respect ne fait sur ces lèvres qu'une nuance du contentement, et le contentement n'est que l'expression terrestre d'un sentiment plus haut et qui déborde plus à fond.

Ailleurs, Messieurs, il n'en est plus de même ; l'envie a plissé tous les fronts et allumé tous les yeux. Je le crois bien, Jésus-Christ avait fondé la propriété du pauvre, sa dignité et sa béatitude ; vous avez altéré toutes les trois. Vous avez diminué la propriété du pauvre par l'accroissement de la propriété incrédule plus ou moins retournée à l'égoïsme païen ; vous avez diminué la dignité du pauvre en attaquant Jésus-Christ, qui en est la source, vous avez diminué la béatitude du pauvre en lui persuadant que la richesse est tout, et que la félicité, fille de la bourse, est cotée et paraphée au grand livre de la dette publique. Vous en recueillez les fruits. Ce pays a bien des plaies ; mais la plus grande peut-être est la plaie économique, cette fureur du bien-être matériel qui précipite tout le monde sur cette maigre et chétive proie que nous appelons la terre. Retournez à l'infini ; lui seul est assez grand pour l'homme. Ni chemins de fer, ni longues cheminées à vapeur, ni aucune invention n'agrandiront la terre d'un pouce ; fût-elle aussi prodigieuse qu'elle est avare, aussi illimitée qu'elle est étroite, elle ne serait encore pour l'homme qu'un théâtre indigné de lui. L'âme seule a du pain pour tous et de la joie pour une éternité. Rentrez-y à pleines voiles ; rendez Jésus-Christ au pauvre, si vous voulez lui rendre son vrai patrimoine ; tou